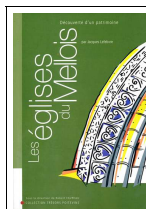


Melle (Deux-Sèvres)

L'église Saint-Pierre



Extrait du livre de Jacques Lefebvre,
Les églises du Mellois,
Poitiers, éd. Gilbert de La Porrée, 2008, p. 125.

© PARVIS - 2019
Centre théologique de Poitiers
www.poitiers.catholique.fr/parvis

Un peu d'histoire

En 950 l'église Saint-Pierre est nommée dans une charte de donation faite à l'abbaye de Saint-Maixent, et elle le sera de nombreuses fois par la suite : d'abord oratoire, puis église et église paroissiale, avec enfin son cimetière à partir du 13^e siècle. Une bulle du pape Pascal II en 1110 confirme cette dépendance de Saint-Pierre de Melle. L'église avait donc le statut d'un prieuré bénédictin.

Après les guerres de religion une gravure de Claude Chastillon nous montre que, vers 1600, toitures et charpentes sont absentes de la nef. En 1663, on ne peut y faire le service divin tant elle est « *ruinée et découverte* ». Peu après les charpentes sont refaites, couvertes d'ardoise pour le clocher et de tuiles pour la nef, y compris un ballet aujourd'hui disparu. En 1685 les voûtes des trois dernières travées de la nef, tombées depuis plusieurs années, sont refaites à leur tour. A cette occasion, le blason de l'abbaye de Saint-Maixent est placé à la clef de voûte de la cinquième travée.

La Révolution ne semble pas avoir touché le monument lui-même, mais il y aura des dissensions sur le statut paroissial des trois églises de Melle : quelle église de la fameuse triade sera la mieux placée et la plus en état ? Finalement Saint-Pierre reste, avec Saint-Hilaire, malgré leur éloignement du centre. Et voilà qu'un curé opportuniste fait placer son église sous le vocable de saint Napoléon, de 1804 à 1814, comme de rares autres églises de France, là aussi sans laisser de trace.

La seconde moitié du XIX^e siècle fut comme partout le temps de grandes restaurations : en 1858 l'architecte Bizard et l'entrepreneur mellois Antoine Tribert très présent aussi à Saint-Hilaire refont le collatéral nord, dont la voûte s'affaissait. La sacristie, alors refaite contre le mur nord, sera détruite vers 1960. Suivent les inévitables travaux aux charpentes et toitures, de 1867 à 1887. La façade ouest est toute entière réparée en 1882, le portail sud avec l'architecte Déverin en 1890, et en 1896 la face orientale du clocher, qui retrouvera son toit de tuiles plates en 1990.

Entre temps, l'église a été classée MH en 1862. Son long parcours historique nous la laisse aujourd'hui conservée comme un joyau de l'architecture romane en Poitou.

Désaffectée pour le culte en 1975, elle n'en reste pas moins une « église » dans l'imaginaire collectif.

Extérieur



Découverte à partir d'une allée d'arbres sur sa face sud, bien insérée dans son environnement de maisons à toits de tuile, elle séduit d'abord par l'harmonie de ses proportions. Son plan en croix latine se révèle tout de suite : nef rythmée par des contreforts plats à chaque travée, transept porteur du clocher carré, puis l'ensemble des absides.

L'entrée méridionale [1] au milieu de la nef, entre deux contreforts, retient d'abord notre attention.

Le portail lui-même, sans tympan, comme toujours en Poitou, paraît très neuf. En effet, ses colonnettes et la plupart des claveaux de ses trois voussures en arc brisé ont été refaits. Mais ils ont été recopiés avec un soin scrupuleux selon le modèle de quelques témoins anciens encore repérables à l'usure de leur pierre. Les motifs, en amande et à branchettes, se retrouvent sur une porte de l'ancienne église de Sompt, aujourd'hui propriété privée.

Au-dessus du portail, la corniche, importante comme le plus souvent en Pays Mellois,

est intéressante au premier chef par ses modillons : il s'agit des quatre « Vivants » devenus les symboles des quatre évangélistes, avec chacun une inscription latine qui lève tout doute. On a de gauche à droite : le taureau ailé de Luc, l'aigle de Jean, l'homme ou l'ange de Matthieu et le lion de Marc, encadrant l'Agneau central, figure du Christ, dont reste seulement le nimbe crucifère.



Entre ces modillons les métopes évoquent des signes du zodiaque : deux centaures tirant à l'arc, celui de gauche ayant atteint le sanglier d'une flèche, et les poissons. Le tout est sculpté profondément.

L'arcature qui domine cet ensemble est d'une sobre beauté, avec sa série de pointes de diamant et ses colonnettes ornées de rubans plissés. Mais on en retiendra surtout la scène intérieure : un grand Christ dont la majesté s'impose, en position frontale, avec un riche plissé du vêtement. A ses côtés, deux personnages plus petits, debout, pieds nus comme les apôtres, où l'on peut sans doute reconnaître Pierre et Paul recevant leur investiture selon le schéma de la *Traditio Legis*, tout comme à Aulnay-de-Saintonge.



L'autre ensemble important est celui des trois absides, avec le répertoire décoratif de leurs baies, abondant et varié. En commençant par le sud [2], on a une influence limousine dans l'encadrement par un tore reposant sur des colonnettes de même diamètre, avec des chapiteaux sans tailloirs, comme à Saint-Génard. Un cordon court d'une baie à l'autre, passant sur les contreforts-colonnes. Pointes de diamant et étoiles tournoyantes forment l'essentiel du décor, allusion à Compostelle ? Prenons le temps d'admirer les cinq baies du chœur, avec leurs rinceaux, amandes, dents de loup, et, sur le côté nord, les rondins concentriques comme à Chail et Poitiers (Saint-Hilaire et Notre-Dame). L'unique baie de l'abside nord a le thème de longues dents de loup mordant un tore qu'on retrouve en Mellois, par exemple à Limalonges.

Ne négligeons ni les chapiteaux des contreforts, dont des paons faisant la roue [3], ni les modillons qui seuls ont des figures animales ou humaines : acrobate, joueur de harpe, visages divers, et, sur l'abside nord un tireur d'épine [4] répondant au célèbre chapiteau de l'intérieur. Plusieurs de ces modillons ont leur semblable à l'abside de Saint-Léger-de-la-Martinière. Mur nord et façade ouest offrent peu d'intérêt, entrons.

Intérieur

Sans mobilier, l'architecture est reine. Le plan se révèle d'emblée : nef avec collatéraux, voûtée en berceau brisé, croisée du transept en coupole sur trompes, chœur précédé d'une courte travée droite. Doubleaux et arcs formerets reposent sur des piles de style poitevin, à quatre colonnes engagées en croix, mais agrémentées ici de quatre colonnettes. La lumière arrive par les baies des murs gouttereaux, avec appuis en gradins, une à chaque travée, selon la formule des églises « halles ».

Sous cette apparente simplicité, quelques irrégularités donnent vie : la rangée des colonnes n'est pas exactement parallèle aux murs, mais s'incline vers la gauche, rétrécissant le collatéral nord. Dans le transept, également voûté en berceau brisé, l'abside nord n'a qu'une baie, celle du sud en a deux, et son ouverture est moins austère, flanquée de deux colonnettes. On a le même phénomène à Verrines-sous-Celles.

Quelques chapiteaux demandent une attention particulière :

1) La Mise au tombeau [5], selon toute vraisemblance celle du Christ Jean 19, 38 à 42). Les porteurs, Joseph d'Arimatee à la tête, Nicodème aux pieds, avec la coiffure de notables juifs, portent le corps de Jésus dans un linceul et le déposent dans une sorte de sarcophage à treilles. La composition est équilibrée, les visages sont calmes. Un ange encense le corps. Au chapiteau voisin, un ange plein de mouvement, tourné vers la nef, semble annoncer la Résurrection. Vers le bas-côté, un animal monstrueux se détourne, semblant symboliser la défaite du mal.



2) Le Tireur d'épine [6], thème connu de l'antiquité romaine. Mais que fait son compagnon ? Conseille-t-il seulement un pèlerin de Saint-Jacques, blessé ? Qu'est-ce que tirer le mal de son être ?

3) Un beau visage [7] est accompagné de feuillages.

4) Des oiseaux adossés l'un à l'autre [8] becquettent des feuilles où ils sont comme dans une barque. On trouve la même composition à Aulnay-de-Saintonge.

À la croisée du transept, outre les lions croupe en l'air, typiques du 12^e siècle, on a des sirènes [9], oiseaux à têtes humaines, gardiens du sanctuaire. Mais la majorité des chapiteaux sont à feuillage ou à corbeille nue.

Mobilier

Vitraux. De la tribune en bois, édifée en 1889, avec un orgue disparu à la guerre de 1939-45, on pourra voir de près le vitrail de façade placé par G. P. Dagrant (Bordeaux, 1895) : autour du calvaire au centre, quatre médaillons avec des scènes de la Passion du Christ, le tout surmonté par le symbole du pélican donnant sa propre vie à ses petits. Tout en bas, le blason du marquis de Vernou. Le vitrail de l'abside, Saint Pierre, patron du lieu, est sans doute du même atelier.

Aux pignons du transept, on trouve, au nord, une Vierge à l'Enfant, réalisée par les ateliers F. Chigot (Limoges, 1939), et au sud, sur une baie bien plus large, la Mission confiée à saint Pierre : « M'aimes-tu ? Sois le pasteur de mes agneaux, de mes brebis » (Jean 21), de même facture.

Les vitraux de la nef s'ornent d'un même motif, dont changent seulement les couleurs. Ils sont l'œuvre de Philippe Devivier, peintre-verrier, en 1963.

Le tabernacle [10] est imposant par sa taille et sa qualité. Fait en bois peint gris-bleu et doré, il est dans le style des nombreux tabernacles de la fin du XVII^e siècle : tabernacle à ailes, ici courbes et convexes, architecturé avec colonnes torsées inspirées du Bernin et cannelées à chapiteaux corinthiens. La porte, étroite dans son encadrement, présente un Bon Pasteur plein de mouvement. Les ailes, avec leurs reliefs de l'Adoration des bergers et celle des mages, développe le mystère de l'Incarnation. Le couronnement, prévu pour l'exposition du Saint Sacrement relève de l'esprit de la Réforme catholique, affichant très haut la présence réelle dans l'eucharistie. Ce tabernacle a été restauré en 1996. Il est sur un autel du XIX^e siècle, comme ceux des absides de côté, posés en 1891.

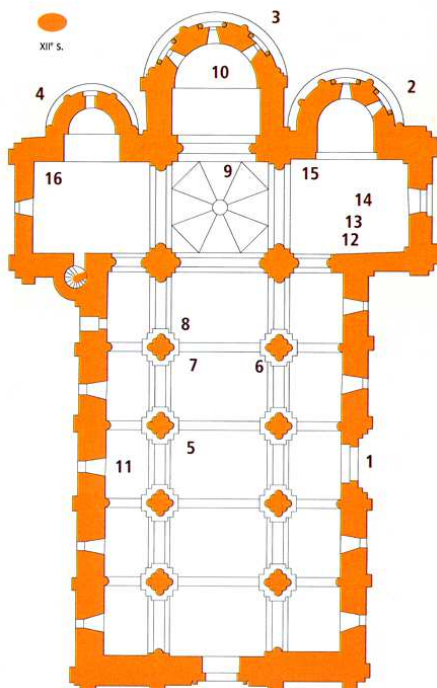


L'inscription sur une plaque de marbre au mur nord [11] dit d'elle-même le souvenir des fêtes de la « Bachèlerie », anciennes fêtes printanières pour la jeunesse à marier.

Des pierres tombales ont été découvertes aux abords de l'église au cours de travaux, dès 1860 et données au musée de Niort, puis en 1970, 1992 et 2000. Ces dernières sont visibles dans l'église, avec leurs inscriptions en latin, généralement datées du 10^e siècle.

Dans le transept sud, une dalle trapézoïdale, cassée [12], porte sur sa grande croix de Malte une vignette gravée *Pax Christi* et l'épithaphe de « Bobus, de bonne mémoire ».

Devant celle-ci, l'épithaphe de « Godemer » [13], nom également cité dans les chartes de l'abbaye de Saint-Maixent en 950, est particulièrement belle : « *Moi, Godemer, pécheur, le 12 mai j'ai quitté ce bas monde, je me suis endormi dans le Christ. Priez pour moi, vous tous qui circulez en vie, ici ou là... Et moi, Goda ton épouse, je supplie le Seigneur pour obtenir miséricorde : que le Dieu tout-puissant, qui nous fit nous aimer corporellement dans cette vie, nous fasse nous réjouir spirituellement dans la gloire éternelle. Amen* ».



Au centre, la tombe d'Eberfroy [14], prêtre. Puis une petite dalle [15] : « Ici repose Lothaire, fils de Gisbrand, mort à 12 ans ». Dans le bras de croix nord, marquée d'une croix, celle d'« Arnolphe, enfant » [16], du VIII^e ou IX^e siècle.

On souhaiterait voir un jour les tombes de Dalcisius, Christine et Harald, actuellement au dépôt lapidaire de la commune, être aussi présentées dans l'église qui fut la leur.

Au centre de ce bras de croix, la plate-tombe au sol de Pierre Gigou

Deux cloches, « Emilie-Zénobie » la plus grosse, de 1873, et « Alice », de 1866, ont été fondues par Bollée, au Mans, témoins d'un patrimoine, même si elles ne sonnent plus guère.

L'église Saint-Pierre est aujourd'hui ouverte à différentes expressions culturelles. Certaines ont permis de redécouvrir la beauté de son architecture : miroirs ou lumières au sol, visite à la lumière noire, habillage d'étoffes sur les colonnes, etc... Elle est un élément de vie important pour la commune.